

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Quatre poèmes

Milovan Danojlic

Volume 20, Number 3 (117), May–June 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Danojlic, M. (1978). Quatre poèmes. *Liberté*, 20(3), 61–68.

Quatre poèmes

MILOVAN DANOJLIC

Traducteur, poète et essayiste, Milovan Danojlic est né en Yougoslavie en 1937. Il a publié Psaumes indigènes (1957), Dimanche (1959), Comment dorment les tramways (1959), Printemps nocturne (1960), Balades (1964), Traités lyriques (1967), Le Poêle capricieux (1969), Voix (1970), Une année abondante (1972), Le Lever tôt (1972), Clairières (1973), Un Grec en prison (1975), Le Poème naïf (1976) et Chemin et éclat (1976). Il est venu au Québec à l'automne de 1977, pour la Rencontre québécoise internationale des écrivains. Il vit à Belgrade.

ROULEZ LES TONNEAUX

Roulez les tonneaux. Roulez-les de vos pieds, de vos mains
Faites leur dévaler les routes de l'est et du sud
Qu'ils s'ébranlent avec bruit, qu'ils fracassent les portes
pourries des dépôts
Qu'ils grondent comme balles de soleil bondissant par dessus
jours et méridiens
Qu'ils sautent sur chaque mètre de pavé, qu'ils retentissent
Le long des pentes des Balkans, jusqu'aux mers d'en bas,
jusqu'en la demeure
Du vent, jusqu'en moi dont la tête se délivre dans le feu.

Faites quelque chose pour que les jours ne ressemblent pas à
des cours de récréation vides,

A la haine qui lâchement naît de la peur,

A ce cri qui trahit les mains jointes qui supplient

Faites quelque chose pour ma vie stérile, aidez-moi à vous
aimer !

Roulez les tonneaux, roulez-les ces fûts verts

Tonneaux de terre, tonneaux de miel, tonneaux de poudre

Tonneaux de nectar, tonneaux de moût, tonneaux d'huile

Tonneaux de mon noir désespoir, tonneaux de ténèbres,

Petits tonneaux tout gonflés, tout mafflus, tout pustuleux,

Tonneaux de sable, grands tonneaux d'ignorance,

Qui font suer leurs côtes de chêne de larmes limpides et
glacées

Roulez-les par-delà les tables, par-delà les comptoirs, suivez-les
à bords de serpent sauteur

Courez au bord du ruisseau, deux fois plus vite que le
ruisseau

A travers l'herbe sèche au long des palis, et que les tuiles
éclatent !

Les vallées attendent, les calmes rivières attendent, il se peut
que quelqu'un quelque part attende

Roulez-les par-dessus vos épaules et, de toute force qui vous
reste, poussez-les

Le long des couloirs des bureaux, des tremplins de ski,
des tableaux noirs

Que tombe le tonneau entre l'homme et la décision jamais
prise

Que les troupeaux de tonneaux se meuvent dans les prés :
mettez les bondes dans vos poches

Et suivez-les, tout doucement, le bonnet sur l'oreille.

C'est ce que depuis longtemps j'attends, plein de malice :

Un printemps sans arbres et que les fûts coulent à flots.

Que les tonnelets jaillissent de la terre, comme des fleurs !

Que les arbres se démembrent en tonneaux !

L'AVANT-PRINTEMPS

1

La rivière Coquet au sortir de l'hiver.
Ce jour de dimanche, humide depuis hier.
Clarté, l'eau a pris ton nom.
La taupinière se fend comme une tombe.
Les saules frissonnent. Le chaudron bouillonne.
Acheminons-nous vers des vallées plus spacieuses.
Il y souffle une brise qui traîne
Depuis l'automne ou depuis bien avant.

2

La lumière baigne la vigne d'une pâleur mortelle.
Ceps : os cassés de la terre.
L'index du vent, hameçon de la splendeur
Un brin d'herbe frémit, somme de deux spasmes.
Coucoule, coucou, frère du siècle
Tout est sans nom et sans remède.
En la lente approche humide du printemps
Les roues, dans l'eau, tournent lentement.

3

L'aurore pointe du doigt la cime
Et de son dard la guêpe mesure le temps
De la surface du mur sombre
Se détache une main de splendeur
Les entrailles brûlées par les astres
Le fleuve coule en un village céleste
Et, dans le vestibule de l'aube sereine, un poisson
Déplace de sa queue l'aiguille de la balance.

Que tu sois dans l'une ou l'autre partie du cercle,
Il existe toujours une autre orbite.
Le ciel est le vestibule vide du jour.
L'infime cherche son chemin vers la paume.
La mer et la terre. Oui. Et non.
Au-dedans de la lumière sont deux lignes,
Deux lignes évidentes, qui
A partir d'un certain moment, n'existent plus.

DORMIR COMME UNE BÊTE

Dormir comme une bête, comme un arbre, comme le fait
la terre
Sombrer dans le sommeil, vague qui tout nivelle,
Dormir du sommeil de la montagne, ou de celui
de la fourmi
Qui, fascinée de soleil, dévore ses propres rêves,
Plonger dans un sommeil de vengeance et violence,
déchéance du corps
Quand la pluie emplit l'ouïe de cloches, de girouettes :
Je m'en irai de toi, de moi, de l'année, hardiment ;
Malheur, je te donnerai désormais un autre nom.

Que grondent les tambours, que les rivières me
recouvrent ;
En rien ne remuera, blotti au fond du ventre noir :
Des feux couvent, comme dans les foires, et les aubes
s'empourprent,
Je traverse les songes telles des chambres surchauffées ;
Souffle brûlant par endroits, la lune en la couronne
du puits,
Le paix du soir mise en pièces par le fracas du fleuve,
Un fragment, un vers ou un seul mot de quelque vieux
poème
M'ancrent au carrefour du monde, de son tout, de son
rien.

Décharge en moi la terre en sa rosée du point du jour,
Emplis-moi du silence des jardins quand le soir scintille
dans les flaques,
Afin que, barque large, lourde de charge,
Je mouille au coeur de la nuit, aux récifs des ténèbres.
Confie-moi des tâches difficiles, des tâches inutiles,
Défais-moi de tout ce qu'on entreprend aujourd'hui
pour demain ;
Je veux dormir sous terre, dans la noire tente ruisselante
Pour échapper à la douleur, à l'espoir éphémère.

Se fondre, comme splendeur, aux mois d'août déclinant
dans les herbes,
Tout est perdu et retrouvé au coeur des immensités
diurnes,
Attendre, pierre aux lèvres, que les astres se couchent
Puisque douleur et lumière mêlées sont un vin délectable.
Ecouter le lointain crépitement de ces combats absurdes
Quand, endormie, la terre, dans le spasme de l'intemporel,
impuissante, délire.
Midi brûlant. Dans l'herbe les criquets, voyelles ardentes
du soleil,
Tendent leurs cordes vocales, métalliques, tranchantes.

Il faut serrer les dents et cesser toute plainte.

La nuit me ramène à la vieille pluie et, m'absorbant,
m'annule.

Non, ce n'est point passager : nous en accepterons la tâche.
Dormir, puisque la lumière fait mal et puisque l'espoir tue.
Blottis-toi dans l'automne, entre les rideaux, et rêve
longuement, et marche.

Ne lève jamais la tête, garde-toi de la clarté trop vive,
Et jamais, non jamais, ne demande ce qui fait que
certaines années

Disjoignent la terre et les eaux et d'autres les unissent.

Et ma faim se répète, longue, douloureuse, déjà vécue,
Voilà que ressurgissent mes vieilles insomnies...

Dissimule-toi donc sur la pente entre la nuit et le jour,
Deviens l'Oreille de la forêt qui déchiffre le secret
de la pluie.

Dors le temps de cent vies ! Soumets-toi à cette force
Qui nous ensorcela dans l'ombre de ces pièces qui
ne sont à personne.

Alors, à ton réveil, sous l'éclat des éclairs, dans la
lointaine nuit,

Tu verras le mouvement universel et la naissance
d'une époque inconnue.

CHANT D'HIVER

Tu m'apparais parfois dans cette chambre :
Toute la nuit l'épine saille du sol
Et, dans les ténèbres, le clou ronge la poutre,
Le clou, molaire noire et tordue de l'étoile.
Vite, sous le museau de la vache, dans la mangeoire !
Dans les chaudes étables du petit jour !
Car ce grincement de la poutre marque
Le scintillement de l'étoile non encore éteinte.

Fruit du givre stérile.
Bruit sourd, rare, mais de plus en plus puissant.
Amer sommeil des plantes. Silence des bêtes.
Jeûne matinal avant la communion.
Ecarte la branche, pour ensuite tendre
La main à l'arbre, d'un geste de toute l'épaule.
Prête l'oreille. Ne cherche pas une image
Pour la paix familiale du ruisseau et de la pierre.

Rafales de l'hiver. Malveillantes. Malvenues.
Déjà mort, tout cela je le revois en rêve :
L'eau de vie, l'encens, l'herbe, la fumée
Jaillissent des cheminées jusqu'au ciel.
Non la brume, mais quelque dessein
Irréel, fait que tout s'assourdit.
Dans le silence, le vent qui frôle
La feuille morte, touche aussi mon oreille.

Le sabot. La corne. L'anneau de fer. L'os.
La racine prise dans la gorge du ruisseau.
Frayant sa route entre le passé et le futur
L'année s'est montrée à la branche.
La forêt s'est sentie reposée. Jardin
Que la brise baptise et que le froid pénètre.
Si tu ne le peux pas, la pierre, forte comme
Un principe vague, elle, le peut.